

**Zeitschrift:** Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

**Herausgeber:** Verband Schweizerischer Privatschulen

**Band:** 26 (1953-1954)

**Heft:** 11

**Artikel:** Comment former des hommes normaux?

**Autor:** Richard, G.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-851017>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Weißt Du, was Dein Kind nach den Schularbeiten treibt?

Lasse es nicht allein in Warenhäuser gehen! Die lockenden Auslagen reizen seine Begehrlichkeit.

Weißt Du, daß Rummelplätze oft für Kinder ungeeignet sind?

Was dort gezeigt wird, ist meist nicht für Kinder-  
augen und -ohren. Dort treibt sich auch mancher  
Taugenichts herum.

Weißt Du, daß durch die Kleidung Deines Kindes  
auch Unheil gestiftet werden kann?

Durch zu kurze oder zu auffallende Kleidung  
wird die Begehrlichkeit des Sittlichkeitsverbre-  
chers gereizt.

Weißt Du, was Dein Kind in Deiner eigenen Woh-  
nung beobachtet?

Verletze nie das natürliche Schamgefühl des Kin-  
des, auch wenn die Wohnung klein und die Bet-  
ten knapp sind. Meide zweideutige Witze und  
Redensarten. Die beste Erziehung ist das gute  
Beispiel.»

Die Zurückführung zur sittlichen Ordnung ist in  
erster Linie ein Problem der Erziehung. Ein Ver-  
sagen der erzieherischen Verpflichtung bedeutet  
Verwahrlosung. Dieser schwerwiegenden pädago-  
gischen Verantwortung wird sich niemand ent-  
ziehen können, dem das Wohl der Jugend eine  
Angelegenheit des Herzens ist.

## Comment former des hommes normaux?\*

Par le Dr G. Richard, Neuchâtel

Je m'adresse, je suppose, à des éducateurs par obligation et à des éducateurs par vocation ou par goût. Par obligation les parents qui se sont mariés par amour mutuel, mais sans beaucoup songer aux enfants qui viendraient et qu'ils auraient à former; par obligation les éducateurs professionnels (institutrices et institutrices) qui se sont proposés d'instruire les enfants des autres, mais sans bien se rendre compte que tout leur travail d'instruction serait intimement mêlé à l'éducation de ces enfants. Par vocation ou par goût, les parents qui ont ajouté dès l'abord à l'amour mutuel le désir de créer des enfants à deux, de les créer spirituellement autant que matériellement; par vocation les éducateurs professionnels qui ont eu d'emblée comme projet et comme but de participer à l'éducation de ces enfants dans la mesure où cela leur serait possible. Je suppose que tous ceux qui sont ici, s'ils n'avaient pas innée la vocation d'éducateurs, l'ont acquise et en sont possédés, sinon ils seraient restés chez eux!

Vous êtes donc tous engagés dans la responsabilité éducative; nous sommes tous engagés dans cette responsabilité. Nous ne pouvons en aucun cas l'éviter. Car quoi que nous disions, faisons ou pensions devant nos enfants, ce que nous sommes — on ne le dira jamais une fois de trop — ce que nous sommes agit sur eux, sur la nature qui leur a été donnée à la naissance, sur ce qu'ils ont hérité de nous et de nos antécédents.

\*Exposé tenu le 24 août 1953 au camp des éducateurs à Vaumarcus.

Nous désirons tous en faire des êtres forts, beaux, intelligents, bons, heureux, utiles, mieux réussis et meilleurs que nous-mêmes. Non pas seulement des êtres normaux. Normaux dans tous les cas; mais bien mieux que cela. C'est pourquoi «Comment former des hommes normaux» vous a paru probablement un but un peu restreint. Peut-être vous êtes-vous pourtant représenté que ce terme de normal n'était pas simplement le contraire de celui d'anormal. Et qu'il avait un sens plus extensif que celui de sain, de non-malade, sens que l'on attendrait de la bouche d'un médecin. Si c'est la cas, vous avez eu raison.

En effet pour nous, psychanalystes, le terme de normal ne signifie pas du tout exempt d'anomalies visibles; il ne représente pas non plus un canon immuable et universellement applicable; encore moins une sorte de moyenne saine mais uniforme et standardisée comme Monsieur Pierre Marinier, (dans un récent article paru dans la Gazette de Lausanne) accusait la psychanalyse d'en former.

Il signifie simplement que l'être appelé normal a accompli au maximum l'évolution psychologique — intellectuelle et affective — qu'il lui était possible de faire. Une normalité absolue ne serait possible que si les facteurs héréditaires et le milieu pédagogique étaient parfaitement sains. (Par milieu pédagogique nous entendons, outre les conditions matérielles, les parents, la famille, la société environnante, l'école.) C'est donc un but vers lequel nous pouvons et devons tendre, mais que nous n'atteindrons jamais, cela va de soi.

Vous savez tous comment Freud a décrit cette évolution, en partant de la naissance et en suivant pas à pas les étapes des tendances instinctives et affectives de l'enfant, signalant ce qui la trouble, l'arrête, et ce qui la favorise. En gros les choses se passent comme suit: l'enfant qui se développe dans des circonstances normales d'affection, de compréhension et de liberté, part d'une attitude purement égoïste qui est normalement celle de la petite enfance, où il ne tend qu'à recevoir, à posséder et où les autres ne jouent que le rôle de donneurs. Il traverse ensuite, en particulier au temps de l'éducation de la propreté, une phase où ses forces agressives cherchent à avoir une emprise aussi grande que possible sur le monde extérieur. Enfin il arrive peu à peu, après la crise oedipienne, en particulier à la puberté, au stade dit génital, où il sait non seulement recevoir mais donner; ce stade qui devrait caractériser l'adulte, comporte un intérêt non seulement subjectif (égoïste) pour les autres et les choses, mais un intérêt objectif (altruiste): l'homme ne s'intéresse plus à autrui seulement parce que cet autrui satisfait ses besoins (en particulier ses besoins d'affection), mais aussi à cause des qualités qui sont propres à cet autrui: qualités de cœur, d'intelligence, physiques. On voit que Freud a pris essentiellement comme critère de la normalité l'attitude de l'homme dans l'amour. Mais il a aussi tenu compte de nos tendances agressives; ces tendances doivent être domestiquées, disciplinées, et mises au service des tendances d'amour et de création, et pas seulement au service des besoins de possession. En fait la façon dont nous nous comportons dans les domaines de l'amour et de l'agressivité paraît déterminer notre comportement dans les autres domaines, par exemple dans une large mesure notre comportement intellectuel. En outre, à une attitude évoluée et libérée dans ce domaine, correspond une qualité et un rendement supérieur dans le travail, à une attitude névrotique une qualité et un rendement inférieurs.

Si nous voulons rappeler en quelques traits les obstacles qui se dressent sur le chemin de cette évolution, nous dirons que ces obstacles sont tout ce qui s'oppose d'une part à l'établissement d'un lien d'amour entre l'enfant et sa mère, puis entre l'enfant et ses frères et soeurs, enfin entre l'enfant et le milieu social; et d'autre part tout ce qui empêche les tendances agressives d'être assumées, puis dirigées et utilisées, dans les rapports avec les autres et dans l'activité, le travail.

La difficulté d'aimer commence dans la petite enfance. Pour être et rester normal, l'enfant doit

recevoir son dû d'amour et de présence maternels; l'organisation de la vie moderne l'en prive bien trop souvent, et c'est une des fautes les plus lourdes de notre civilisation que de priver l'enfant de l'être unique qu'est pour lui sa mère; toutes les crèches et tous les services médico-pédagogiques du monde ne répareront pas ce déficit fondamental. Les enfants qui ont manqué de cet amour maternel donnent très souvent des inadaptes, parfois des asociaux, des délinquants, des voleurs (par réparation de la frustration) parfois même des criminels. Premier obstacle donc: le manque d'amour maternel dans la petite enfance et l'enfance.

La seconde difficulté se présente lors de l'éducation de la propreté, vers 2 à 3 ans, à propos de laquelle l'enfant apprend soit à obéir par amour soit à se révolter contre une contrainte trop durement imposée; ce qui a des répercussions certaines sur le caractère et le travail. Deuxième obstacle: les éducateurs trop exigeants ou précocement exigeants dans l'éducation de la propreté; je dirai aussi: dans celle de l'agressivité.

La troisième difficulté est celle dite du complexe d'Oedipe, vers les 5—6 ans environ, où le petit garçon, en rivalité avec son père pour l'amour de la mère, doit normalement accepter de laisser la place à son procréateur. La réussite de cette phase est essentielle pour la réussite de la vie: le garçon doit pouvoir s'identifier à son père et devenir son collaborateur, et il est de toute importance que ce père soit un modèle suffisant de virilité, d'activité, d'initiative et de courage. Troisième obstacle: une incompréhension des parents dans la phase oedipienne: sévérité trop grande ou au contraire un tout laisser faire qui n'est pas meilleur.

La puberté, elle, n'apporte pas de problèmes affectifs essentiellement nouveaux; elle se borne à reprendre les précédents et à les charger de toute la violence que peut conférer aux forces instinctives l'éveil glandulaire de cet âge. Elle n'apporte rien de nouveau mais elle est parfois une lourde épreuve de patience pour l'éducateur.

Dans chacune de ces circonstances, notre attitude à nous pédagogues est déterminante — à côté bien entendu de ce qui est prédéterminé par la constitution de l'enfant, par l'hérédité (tout est hérité à la naissance).

Si nous voulons nous représenter maintenant d'une façon plus concrète ce que représente l'attitude normale qui est l'aboutissement d'une évolution achevée, nous dirons (et ici je me permets de citer quelques lignes de mon ouvrage «La psychanalyse de l'homme normal»): «L'homme normal est

celui qui a une apparence saine; dont toutes les fonctions (physiques et psychiques) s'accomplissent dans une sensation de bien-être, qui est heureux de vivre, et qui surmonte d'une façon satisfaisante les difficultés de la vie, les épreuves et les souffrances, les déceptions. Il conserve son équilibre en face des circonstances nouvelles, sait s'adapter à un but nouveau, sait surmonter des obstacles nouveaux; mais, d'autre part, il sait renoncer à ce qui n'est pas accessible. Il vit dans le présent, en fonction de ce présent et de l'avenir. Le passé n'est pas une chaîne pour lui: il ne le considère que comme un trésor d'expériences dont il peut tirer profit; non pas comme un refuge; non pas comme un but de rêveries inutiles ou de regrets stériles. Il conquiert la vie pour son plaisir, mais tient compte des autres et de leurs besoins; son égoïsme normal est limité par un altruisme spontané. Il remplit le rôle que notre destinée nous assigne à l'égard du conjoint, des enfants, de la société; il sait aimer et être aimé. Il travaille avec bonheur, se repose en bonne conscience, mange et dort selon ses besoins. Il prévoit et est responsable, gagne la vie des siens et les protège. Dans la société, il est rival sans mauvaise conscience, mais sans agressivité déplacée; mais il est aussi collaborateur; il ne se soustrait pas à cette réalité essentielle qu'il fait partie d'un groupe humain, ou — en élargissant le cercle — de l'humanité; il se sent solidaire. Il est capable de perfectionnement; il désire se perfectionner et accroître son empire sur lui-même, sur les choses et sur les gens».

Cette esquisse correspond aussi bien à ce que nous attendons de la femme que de l'homme si nous changeons quelques termes. Un tableau de la femme nous présenterait un être plus passif, plus réceptif, aimant d'une façon particulière, moins fort musculairement, doué d'une intelligence un peu autre (du moins si elle est vraiment femme, si elle n'exige pas de la vie d'être un homme!) et doué de ce besoin fondamental de maternité qui la caractérise et qui est heureusement si souvent sublimé dans ses activités extrafamiliales.

Je pourrais ajouter à l'esquisse sommaire que je viens de tracer de l'homme normal, qu'au point de vue du travail et du rendement, de l'efficacité, l'homme normal se donne un but à la portée de ses moyens, en accord avec ses goûts les plus marqués; qu'il sait limiter ses efforts à un domaine circonscrit, mais suffisamment large pour ses besoins créateurs; que son travail aspire et absorbe la plus grande partie de ses forces d'amour, c'est à dire de son intérêt et si possible de son enthousiasme, et aussi la plus grande partie de ses forces agressives, ses forces d'attaque et de conquête; qu'il sent ainsi

qu'il se réalise au maximum, comme il doit se réaliser au maximum dans le domaine de l'amour et de l'affection; que dans son travail la collaboration est aisée et libre, la rivalité permise; que toute son activité est ressentie comme spontanée et librement effectuée; qu'aucune tension ou sensation désagréable ne se produit en lui, que sa fatigue est normale et aisément récupérable par le repos et la distraction; que le travail produit en lui une sensation d'euphorie et de bien-être, de force, de plénitude et d'équilibre, de bonheur en un mot. Il faut que le travail qu'il choisit ou qui lui est proposé soit de nature à satisfaire ses besoins musculaires, psychologiques et affectifs. Voilà en quelques mots ce qui caractérise l'homme normal au travail.

Nous allons reprendre maintenant chacune des étapes de l'évolution de l'enfant où notre attitude, à nous adultes, est particulièrement déterminante. Elle l'est au maximum dans les premières années de la vie, dans la première surtout. Nous sommes loin du temps où l'on pensait que l'action éducative ne jouait que depuis le moment où notre enfant nous comprenait. Grave erreur, provenant du fait que nous surestimons la valeur de la parole dans les relations humaines. Répétons une fois de plus que c'est ce que nous sommes qui agit sur l'enfant dès sa naissance, non pas ce que nous disons; et que notre attitude inconsciente est plus importante encore que notre attitude consciente.

Pour former un homme normal, il nous faut laisser à l'enfant nouveau-né comme nous l'avons dit, la mère dont il a besoin; dont il a besoin psychologiquement parce qu'elle fait encore partie de lui comme lui fait partie d'elle: ils sont un seul et même être, indistincts l'un de l'autre pendant les 6 premiers mois un moins. Ce n'est pas du tout simplement parce que l'enfant, dans sa dépendance totale, a besoin des soins maternels; c'est parce que lui et elle sont une véritable unité à deux faces, dont l'une des parties en tous cas — l'enfant — ne peut vivre en santé que si l'autre est présente. Unité non seulement physique, mais affective et psychique. Le sein maternel n'est pas la chose essentielle dans l'affaire, mais bien l'amour de la mère, sa présence affective, ce don total d'elle à son petit qui se trahit dans chacun de ses gestes. C'est de cette sécurité affective que dépend en bonne partie la santé psychique et physique du nouveau-né, puis de l'enfant. Et cet enfant, une fois devenu adulte, sera encore empreint de cette sécurité ou en sera dépourvu.

Une confirmation de l'importance pour l'enfant — donc pour l'adulte qu'il deviendra — d'avoir le contact affectif avec sa mère, de se sentir sûr de son amour, nous est donné par les belles études du Dr



R. Spitz, de New-York, sur des enfants de 6 à 18 mois. Ce psychiatre a eu l'occasion d'observer un très grand nombre d'enfants, par tous les moyens qui, aux Etats-Unis, sont mis à la disposition des équipes de travail (y compris le cinéma, bien entendu). Il a pu comparer en particulier les enfants d'une pouponnière attachée à une prison pour femmes, enfants qui avaient leurs mères journalièrement à disposition, et ceux d'une maison d'enfants trouvés, qui n'avaient jamais de mère et dont chacun se partageait une nurse avec 7 à 11 petits camarades. Eh bien, malgré la nette supériorité des soins physiques, malgré des conditions matérielles et d'hygiène idéales dans la maison des enfants trouvés, les enfants de cette maison jouissaient d'une santé psychique et physique beaucoup moins bonne que leurs camarades de la pouponnière. Si bien qu'il ne s'est produit aucun décès en 5 ans dans la pouponnière (qui abrite plus de 200 enfants); tandis que, sur les 91 enfants de la maison pour enfants trouvés, 34 moururent en 2 ans. Devant cette différence bouleversante, qui n'est pas due simplement à des facteurs héréditaires, on est bien obligé de conclure que les conséquences de la privation de la mère sont plus graves qu'on ne l'avait supposé jusqu'ici, et l'on doit se demander si un certain nombre de maladies apparemment corporelles de la petite enfance et de l'enfance ne sont pas dûes en bonne partie à une **carence affective**. Pour nous la preuve est faite, et tous ceux qui ont eu la chance d'entendre le Dr Spitz ont été convaincus de la justesse de ses conclusions. Voici les troubles divers constatés chez les enfants qui ont souffert de cette carence affective: troubles de la nutrition parfois fort graves allant jusqu'au coma et à la mort; troubles cutanés (eczéma infantile); désordres de la motricité: hypermobilité (balancement sur les coudes et les genoux); jeux fécaux persistants et exagérés; attitudes paranoïdes; attitudes catatoniques; quotient intellectuel abaissé (dans les cas graves jusqu'au stade de l'idiotie); retard dans le développement de la sociabilité. Vous voyez que les troubles nerveux et psychiques peuvent être importants et qu'ils constituent un très mauvais départ pour l'évolution affective et mentale du sujet; quand la relation d'amour subit un échec aussi précoce que cela, on comprend que toute la vie et toute la personne en soit marquées. Ces terribles régressions et ces dépérissements impressionnants ne sont guérissables que lorsqu'on rend assez tôt à l'enfant la mère qu'il avait perdue; nous avons assisté, grâce aux films du Dr Spitz, à de véritables résurrections. Malheureusement ces faits sont encore beaucoup trop peu connus, même des médecins d'enfants.

Que la mère soit indispensable à l'enfant, cela ressort avec évidence de ce que je viens de vous dire. Mais il y a deux compléments importants à faire à cette assertion:

1. c'est la rupture d'un lieu affectif en train de se former qui paraît la chose la plus importante, et non pas que ce soit la mère et pas une autre qui s'occupe de l'enfant (bien entendu une remplaçante ne remplacera jamais une mère normale!). Ce sont les changements de mère à nurse et de nurse à nurse, ou le fait que la nurse ne peut pas se donner suffisamment à l'enfant parce que trop occupée (certains hôpitaux ou certaines garderies où les soins physiques réclament un tel travail de la part des gardes qu'elles n'ont plus le temps de se donner affectivement à chaque enfant), c'est cela qui enlève la sécurité affective à l'enfant.

2. pour que la mère soit bienfaisante, il faut qu'elle soit saine psychiquement et affectivement présente, qu'elle sache se donner à son enfant, qu'elle ne soit pas trop névrosée, qu'elle ne soit pas hostile à cet enfant (mères qui n'ont pas accepté leur enfant), qu'elle ne le soumette pas alternativement à des caresses et à de l'indifférence sinon à de l'hostilité, qu'elle soit affectivement stable (qualité de son lien conjugal).

Si l'on s'en réfère aux troubles profonds du caractère que nous observons chez des adultes ayant souffert de carence affective dans leur enfance, nous devons conclure que les dégâts produits par ces carences ne se limitent pas à l'enfance, loin de là.

Vous connaissez tous ces caractères aigris, qui sont continuellement sur la défensive et qui ne peuvent accorder leur confiance à personne; vous connaissez ces personnes méfiantes qui ne peuvent jamais se livrer et qui, à cause de cela, restent emmurées dans une solitude sans issue; vous connaissez ces êtres qui, désespérant d'être aimés ou de se faire aimer, attirent involontairement et inconsciemment l'attention sur eux en étant désagréables, amers et agressivement négatifs. Toutes ces personnes ont raté le rapport affectif avec autrui; beaucoup sont de ces «abandonniens» comme les a appelés le Dr Odier, voulant caractériser par là les êtres qui ont la conviction profonde (et indéracinable sans analyse) de n'avoir pas eu leur dû d'amour dans leur enfance.

Si nous pensons à la prévention des troubles provoqués par la carence affective dans l'enfance, la solution est vite trouvée; plus vite trouvée que réalisée! En effet, donner et rendre à l'enfant sa mère n'est pas toujours si aisé qu'on le voudrait. Rendre à l'enfant d'ouvrière la mère, qui est anormalement retenue loin du foyer par son travail, devrait être

un des buts premiers de l'hygiène sociale infantile et de la prophylaxie des névroses d'abandon: de cela, ni les médecins ni ceux qui ont à quelque degré des responsabilités dans l'ordre social ne s'en rendent suffisamment compte dans nos pays industriels; et pourtant il est urgent que l'homme d'aujourd'hui réagisse contre l'abandon de l'enfant. Malheureusement notre société est si bien organisée, que toutes facilités sont données aux parents pour ne pas s'occuper de leurs enfants: crèches, jardins d'enfants, écoles, services médico-pédagogiques! la seule chose qui finira par manquer à l'enfant, dans notre organisation perfectionnée, ce sera... leurs parents!

Mais à côté de cette question de la présence matérielle de la mère à son foyer, il y a la question de la présence affective; la dispersion de la vie moderne n'est pas faite pour la favoriser. N'être pas présent avec son cœur se rencontre aussi souvent chez les mères des milieux socialement favorisés que chez les ouvriers et les prolétaires. Nous pensons que ce n'est pas en prêchant contre le cinéma, les bals et le sport qu'on luttera efficacement contre l'abandon maternel, mais bien plutôt en aidant les jeunes parents à découvrir l'intérêt fondamental et d'une richesse inouïe que présentent la création et le développement de leur progéniture. Sur les moyens à employer pour atteindre ce but, il y aurait beaucoup à dire. Il semble de fait assez difficile d'intéresser les futures mères (encore plus les futurs

pères) non seulement aux soins à donner aux enfants mais plus encore à la pédagogie, aux attitudes à avoir envers le petit enfant. Et pourtant on peut s'imaginer des stages passés par la jeune fille dans une pouponnière, des crèches ou des jardins d'enfants. Cela est-il réalisable pour toutes les jeunes filles? et cela serait-il pour le bien des enfants placés dans ces pouponnières? Bien sûr, la meilleure école serait la famille; on sait assez combien certaines sœurs aînées ont été de vraies mères pour leurs cadets, et comment dans les familles nombreuses l'entre-aide se développe à tous les degrés. Malheureusement on ne crée pas des familles nombreuses comme on institue des cours de puériculture! On a donné, dans certaines villes, des cours pour fiancés qui traitent essentiellement des questions conjugales: une équipe de pédagogues (médecins, juristes, pasteurs) étudient ces questions à divers points de vue. Il ne serait pas déplacé d'adjoindre à ces cours quelques leçons sur l'éducation; non pas pour apprendre aux auditeurs à élever leurs enfants, mais pour amorcer leur intérêt du côté d'une pédagogie réfléchie.

En fait c'est aux parents, placés au milieu des difficultés de l'éducation, qu'on apportera l'aide la plus efficace, parce qu'il s'agira de répondre à un besoin immédiat d'éclaircissements, à un intérêt véritable, nés de ces difficultés.

La suite au prochain numéro.

## Kinder sind kein Spielzeug

Von Albert Hochheimer

Wer sich ernsthaft um die Seele des Kindes bemüht und nicht nur in oberflächlicher, selbstsüchtiger Weise, erfährt, wie leicht sie zu gewinnen ist und wie wenig es braucht, um ihr ganz nahe zu kommen. Allerdings soll damit nicht gesagt sein, daß es nur einer Geste bedarf, gewissermaßen eines Sich-Herablassens — im Verkehr mit dem Kinde sind keine Vorbehalte gestattet, keine Künstelei. Man muß mit offenen Karten spielen, denn der wache Instinkt der Jugend läßt sich nicht lange betrügen.

Vor allen Dingen aber soll man nie vergessen, daß das Kind kein Spielzeug ist, so wenig wie ein Ausstellungsobjekt. Indem man es in übertriebener Weise herausputzt, mit Zuckerwerk, Spielsachen und Zärtlichkeiten überhäuft, erweckt man schlechte Eigenschaften, denn dem Kind bleibt solcher Be-

weis von Zuneigung völlig unverständlich, vielleicht erblickt es darin nur ein sonderbares Benehmen, das ihm verdächtig vorkommt, das es mißtrauisch macht, sicher aber bleibt sein Gefühl dadurch unberührt.

Es kommt nämlich durchaus nicht auf die Größe eines Geschenkes an, ausschlaggebend ist vielmehr, wie es dargeboten wird. Zudem vermag die kindliche Phantasie aus einem Wägelchen ein prunkvolles Auto zu machen, aus Bauklötzen ein Haus und sein Püppchen verwandelt sich in eine wunderbare Prinzessin. Großartige Spielsachen aber lassen dieser Phantasie, deren Entfaltung dem Kind Bedürfnis ist, wenig Raum, ja, sie verwirren nur und erziehen zu Ungenügsamkeit, wie der überflüssige Aufputz übertriebener Eitelkeit Vorschub leistet.